

Cathy Barnier

Chercher l'Autre *

Dans sa leçon du 13 mars 1963 du séminaire *L'Angoisse*, Lacan nous propose l'aphorisme : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir. »

Amour, jouissance, désir, trois termes qu'il va articuler pour dire ce qu'il en est pour l'homme ou pour la femme de leur rapport à la jouissance et au désir. Trois termes qui font aussi de la psychanalyse une érotologie, dans la mesure où elle scrute l'effet du langage sur l'individu vivant humain, avec ses conséquences sur la jouissance, et l'objet en jeu dans le désir et l'amour pour chacun.

C'est sous l'angle du couple sexuel que j'ai choisi de déplier cet aphorisme. Mais auparavant, pour en situer le contexte, quelques rappels sur ce séminaire *L'Angoisse* vont nous servir pour la suite.

Lacan finit d'y élaborer et de mettre au point sa construction de l'objet *a* en l'articulant au – φ. De l'objet *a*, cause du désir, il nous dit au début de ce séminaire, s'appuyant sur le stade du miroir et le registre spéculaire, qu'il équivaut au quantum d'affect, de libido, qui choisit du corps propre pour s'investir dans l'image mais n'y apparaissant pas ; quant au – φ, il correspond à la part de libido restée du côté du vivant, du côté de l'être donc, qui manque à l'image, et dont il nous dit aussi qu'elle sert de réserve, d'instrument, pour l'acte sexuel. Deux manques donc, mais répartis différemment.

Pour ces raisons, je ne connais pas mon image. Cela intervient dans une des conjonctures majeures de l'angoisse : dans la mesure où je ne sais pas ce que je suis pour l'autre, ce que l'autre voit, et que quelque chose

* ↑ Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 4 décembre 2025. Pour cette séance : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir » (*Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209). Lors de cette soirée, Didier Grais, Dominique Marin et Sophie Pinot ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

apparaît là où ça ne devrait pas, c'est-à-dire quand le manque manque, alors j'angoisse.

Que nous dit encore Lacan dans ce chapitre avant d'amener son aphorisme ? Que, je le cite, « dans l'angoisse [...] le sujet est étreint, concerné, intéressé, au plus intime de lui-même ¹ », et que ce que vise l'angoisse dans le réel, ce par rapport à quoi elle se présente comme un signal, c'est la division du sujet. En effet, de l'opération de réalisation du sujet par la voie de l'Autre, il résulte un sujet divisé, et le reste de l'Autre du fait de cette division c'est *a*, dorénavant seule voie d'accès à cet Autre : « Désirer l'Autre, grand A, ce n'est jamais désirer que *a* ² », insiste Lacan.

Jouissance, angoisse, désir correspondent aux trois temps de l'opération, l'angoisse y jouant une fonction médiane. Il en résulte que, dans ce mouvement que décrit l'aphorisme de l'amour qui permet à la jouissance de condescendre au désir, ce qui est présent mais recouvert par l'amour, c'est l'angoisse.

Mais l'amour de qui et le désir de quoi ? De l'homme ou de la femme ? Après nous avoir dit que ce que l'homme cherche c'est l'Autre, la femme (et non de prime abord la jouissance, comme on penche à le croire), qu'il n'a pour cela d'autre possibilité que de désirer *a*, de la *aïser* donc, Lacan nous propose un premier parcours. Je le cite : « Toute exigence de *a* sur la voie de cette entreprise de rencontrer la femme [...] ne peut que déclencher l'angoisse de l'Autre, justement en ceci que je ne le fais plus que *a*, que mon désir le *aïse*, si je puis dire. C'est bien pour ça que l'amour-sublimation permet à la jouissance de condescendre au désir ³. »

En effet, pour l'homme, la femme est un objet fait avec l'objet perdu (ce que la Bible métaphorise avec le mythe d'Ève créée à partir d'une des côtes d'Adam). Désirer *a*, c'est désirer le manque de l'Autre, l'homme cherchant à en faire le partenaire du sien propre. Et c'est là que ça rate, car dans le réel, au niveau de la jouissance sexuelle, une femme ne manque de rien ; le manque de l'homme ne correspond pas à celui de la femme, d'où le malentendu de structure.

Au niveau sexuel, pour l'homme, ce qui choit dans la conjonction de l'orgasme, avec la détumescence de l'organe, est ce qu'il a de plus réel. Cela fait équivaloir le phallus à l'objet *a*, plus précisément, prendre à ce moment fonction d'objet *a*, car il ne se présente pas seulement comme instrument du désir mais aussi comme sa négativité : pour l'homme, « le trou

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 202.

2. ↑ Ibid., p. 209.

3. ↑ Ibid., p. 210.

commence au bas de son ventre⁴ », dit Lacan, car il n'y a de désir réalisable pour lui qu'impliquant la castration.

Et Lacan de poursuivre, parcourant cette fois la voie en sens inverse : « Sur la voie qui condescend à mon désir, ce que l'Autre veut, ce qu'il veut même s'il ne sait pas du tout ce qu'il veut, c'est pourtant nécessairement mon angoisse. Il ne suffit pas de dire que la femme surmonte la sienne par amour [...]. C'est en tant qu'elle veut ma jouissance, c'est-à-dire jouir de moi, que la femme suscite mon angoisse [...]. Dans la mesure [...] où c'est à mon être qu'elle en veut, la femme ne peut l'atteindre qu'à me châtrer⁵. »

Ainsi, quand l'homme dans son désir vise *a*, le manque de l'Autre, la femme, *via* sa demande d'amour, vise l'être de son partenaire ($-\varphi$), sa jouissance (celle de l'homme qui se solde par la détumescence, mais au-delà, la sienne aussi). Parce que son manque se situe à un autre niveau que celui de l'homme : si lui désire à partir de ce qu'il n'est pas, soit le détenteur de la puissance phallique, elle, désire à partir de ce qu'elle n'a pas. Son manque à elle s'origine d'une demande insatisfaite faite à la mère bien avant son entrée dans le registre sexuel. Elle vise donc la castration de l'homme pour récupérer la perte qui s'effectue pour lui, qu'incarne la détumescence de l'organe dans l'acte, à son profit à elle. D'où, selon moi, ce terme « condescendre », qui signifie consentir, mais dans son équivoque comporte également une petite note ravalante.

Dans « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », Lacan affirmait déjà : « Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, – soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venu la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement⁶. »

Alors que désir et amour divergent pour un homme, jusqu'à s'adresser à des partenaires différentes, ils convergent, en apparence, plus facilement chez une femme, dans la mesure où elle trouve dans l'organe de son partenaire le signifiant de son désir, allant jusqu'à le fétichiser, et désigne ce même partenaire comme l'Autre de l'amour, l'amour se révélant de fait comme une idéalisation du désir, c'est-à-dire donnant une valeur au désir

4. ↑ *Ibid.*, p. 215.

5. ↑ *Ibid.*, p. 211.

6. ↑ J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 733.

de l'homme, à sa castration. Car c'est bien là ce qu'elle veut et ce qu'elle vise, à la condition que surtout il ne l'offre pas à une autre.

Après ce petit commentaire, je vous propose une petite excursion dans la correspondance de Maria Casarès et Albert Camus pour voir, dans le particulier de leur amour, comment tout ça y résonne.

C'est à l'occasion d'une lecture de la pièce écrite par Picasso, *Le Désir attrapé par la queue*, chez Michel Leiris, qu'Albert Camus et Maria Casarès se rencontrent le 19 mars 1944. Maria Casarès est alors une jeune comédienne de 21 ans, Albert Camus en a 30 et vient de publier *L'Étranger*, roman qui l'a fait connaître du grand public. Ce sont tous les deux des exilés : elle est d'origine espagnole, comme la mère d'Albert Camus, et fille d'un chef du gouvernement de la Seconde République, contraint de fuir l'Espagne au moment de la prise du pouvoir par Franco. À cause de l'occupation allemande, Albert Camus est empêché de retourner en Algérie, où il a laissé son épouse. De plus, il s'est engagé dans la Résistance.

Quelque temps plus tard, le directeur du théâtre des Mathurins à Paris propose à Maria Casarès un rôle dans *Le Malentendu*, la nouvelle pièce d'Albert Camus (ça ne s'invente pas !). Ils se revoient lors des répétitions de la pièce, et le 6 juin 1944, pendant la nuit du Débarquement, deviennent amants. Alors qu'on l'interroge après une représentation de sa pièce sur Maria Casarès, Albert Camus s'exclamera : « J'ai reçu la joie la plus grande qu'un auteur puisse recevoir, celle d'entendre porter son propre langage par la voix et l'âme d'une merveilleuse actrice, à la résonance exacte qu'on lui avait rêvée⁷. » Il est subjugué par elle et une passion naît entre eux. Cependant, quelques mois plus tard, l'arrivée de l'épouse d'Albert Camus, enceinte de jumeaux, provoque leur rupture.

Deux ans plus tard, le 6 juin 1948, date anniversaire, le hasard les confronte de nouveau boulevard Saint-Germain. Maria Casarès écrira à propos de cette rencontre : « Pourquoi [le destin] nous aurait-il réunis de nouveau ? Pourquoi cette nouvelle rencontre au moment où il fallait⁸ ? »

Car la donne n'a pas changé : Albert Camus est toujours marié et vit à Paris avec son épouse et ses deux enfants. Mais cette fois elle consent, on pourrait dire elle « condescend », à la situation, et rompt avec son amant de l'époque pour Albert, qu'elle ne quittera plus, jusqu'à la mort de celui-ci lors d'un accident de voiture le 4 janvier 1960.

7. ↑ Extrait d'une interview à la radio diffusée comme archive dans l'émission « La Marche de l'histoire », France Inter, 20 décembre 2017.

8. ↑ A. Camus et M. Casarès, *Correspondance, 1944-1959*, Paris, Gallimard, 2017, p. 154.

Eloignés fréquemment l'un de l'autre, du fait des carrières de chacun, de la situation conjugale d'Albert Camus et des fréquents séjours qu'il doit faire à Cabris pour y soigner sa tuberculose – maladie dont souffre aussi le père de Maria –, ils vont s'écrire, beaucoup. Si l'amour est un dire, il y a aussi dans leur écriture une exigence de bien dire. On y lit l'effet d'une reconnaissance entre deux inconscients ; exilés tous les deux, chacun témoigne de l'heure de vérité ou du point d'arrimage que l'autre constitue pour lui. Le 10 février 1950, Camus lui écrit : « La vérité que j'ai découverte avec effroi [est] que, malgré ce que je croyais être et malgré tout ce dont je suis apparemment comblé, je ne suis rien sans toi [...]. Tu es la vie et ce qui me rattache à elle. Je te dois un nouvel être en moi ou plutôt celui que j'étais vraiment et qui n'était jamais arrivé à naître. C'est pourquoi tu m'appartiens absolument et pour toujours⁹. » Cependant, Camus oscille, divisé, entre ses engagements, comme époux, père de famille, écrivain, amant, et tente de maintenir un équilibre entre sa vie familiale et l'absolu de sa passion. Dans une de ses lettres, il invite Maria à être partenaire de son manque. Il lui écrit : « Je voudrais te demander loyalement ce que je n'ai et n'aurai demandé à aucun être au monde, de partager avec moi le poids de mes engagements, d'accepter que je mette aussi mes dettes en commun avec toi, de faire que mon honneur [...] soit aussi le tien¹⁰. » Le consentement de Camus à sa division, l'assurance de son amour et de son désir, mais surtout d'être la seule pour lui – et ce en dépit de la situation –, a des effets sur elle : elle assume les contraintes et les nombreuses séparations qui lui sont imposées, jouissant de son plus de liberté, et d'une sorte de nouvel accord avec elle-même : « Il est vrai que bien des choses nous manquent encore, écrit-elle, mais je me demande [...] s'il y a quelques mois ou quelques années on m'avait priée de faire un voeu qui, exaucé, justifierait à mes yeux ma vie, j'aurais simplement désiré être un jour près de toi ce que je suis aujourd'hui¹¹. »

Les grandes phrases sur l'amour et l'engagement n'entament pas un désir qui reste intact et se lit tout au long de la correspondance. Elle, surtout, s'attache à le soutenir et le ranimer sans cesse.

Ainsi, un jour, alors que Camus, depuis Cabris où il soigne sa tuberculose, n'a cessé de se répandre dans ses lettres sur la beauté de la nature, le soleil, les oliviers et l'odeur des lentisques, Maria, au comble de la frustration, lui répond avec agacement, le secouant un peu pour le sortir de

9. ↑ A. Camus et M. Casarès, *Correspondance, 1944-1959*, Paris, Gallimard, Folio, 2023, p. 392.

10. ↑ *Ibid.*, p. 557.

11. ↑ *Ibid.*, p. 390.

sa rêverie et le ramener à des vérités plus charnelles : « Je suis heureuse que le soleil est à Cabris, [...] ah oui, et qu'il y reste, jusqu'au mois d'avril ! Que ferait mon amour sans le soleil [...] mais chéri, tu ne me parles pas des lentisques et des oliviers, ça ne va pas ? Qu'arrive-t-il ? [...] tu m'écris, "je ne sais pourquoi, mais j'ai l'impression chaude et présente d'être aimé par toi". Eh bien mon chéri, tu te réveilles ? Il t'en a fallu du temps ! Alors tu as l'impression que je t'aime, et tu ne sais pas pourquoi tu as en toi cette étrange impression ! Voyez-vous ça ! [...] je n'aurais jamais cru qu'une cure à la montagne éveille en toi cette juste et profonde sensibilité des choses ! Ah mon chéri, [...] je suis peut-être changeante, brumeuse, capricieuse, tourmentée et orageuse comme l'océan, mais toi mon clair tu es épuisant, ainsi que la méditerranée ! Lentisque va¹² ! »

Pour convoquer son désir à lui, elle lui décrit le sien sans détour dans ses lettres, avec intensité, passion et une vraie charge érotique : « Me voici remplie de frissons, d'ondulations mystérieuses, de sons délicats et secrets. Tu voulais que ma lettre t'apportât un peu de chaleur ! Elle a éveillé [...] de nouveau chez moi toute cette zone obscure et intime que j'aime tant à sentir naître juste dans mon centre, dans mon milieu, cette zone vibrante qui m'émeut autant que la présence d'un enfant dans mon ventre, ou davantage même, la connaissant mieux¹³. »

Et parfois, ne serait-ce pas cet incubus idéal qui suscite l'adoration d'une femme au-delà du voile, dont nous parle Lacan, qui semble se profiler entre les lignes : « Le démon est là mon chéri, et je brûle de tous les feux de l'enfer, oh ne t'inquiète pas, ce n'est pas la force hargneuse et malfaisante, destructrice et enragée, non cette fois-ci mon démon a ton sourire et tes beaux yeux de soleil, il a tes paupières lourdes, tes mains, tes lèvres, ta chaleur, ton poids, [...] imagine sa cruauté, il a décidé de te ressembler trait pour trait pour me posséder entièrement, et me tordre, et m'écarteler à loisir¹⁴. »

Pour conclure, et revenir à notre aphorisme, si seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir pour un homme, ne permet-il pas aussi à une femme de condescendre à sa jouissance autre *via* le désir d'un homme pour elle (soit celui que la castration libère) ?

12. ↑ *Ibid.*, p. 386-387.

13. ↑ *Ibid.*, p. 391.

14. ↑ *Ibid.*, p. 693.